Avertissement

Lorsqu'en novembre 1982, je demandai à René NOUVEAU s'il acceptait de publier dans "Etudes Touloises", ses fiauves, ses anecdotes vécues, si bien "ficelées" comme il en avait coutume, ce projet l'enchanta.

Il se mit alors au travail, classant, répertoriant, illustrant. Il se disait peu doué pour le dessin, mais réussit pourtant, par ses croquis naïfs, à nous faire partager l'émotion de fugitifs instants.

Il prit contact avec son ami Jean BOULANGÉ de Punerot, dans les Vosges voisines, avec le concours précieux duquel furent transcrits en patois un grand nombre de textes.

Il écrivit encore, et puis...
Il s'est éteint, l'hiver venu.

C'est la voix profonde des coteaux toulois qui s'est tue. Celui qui savait si bien relater les "Petites histoires des bonnes gens de chez nous" nous a quittés. Puisse cette modeste contribution participer à sa mémoire.

Bernard HUMBERT

Bibliographie de René NOUVEAU:

* Figures Lorraines et du Toulois, dessins de J.J. JOUVE, chez Masson, Malzéville-Nancy, 138 pages.

Notre temps, dans Etudes Touloises, IV, 1975, 9 p.

Ces animaux qu'on appelle les bêtes, dans Etudes Touloises, VI, 1976, 7 p.

* Glanes et grapilles,en la petite histoire du Toulois et d'ailleurs, dessins de l'auteur, chez Masson, Malzéville, 1977, 151 p.

Vie et mort de Raoul Lufbéry, dans Etudes Touloises, X, 1977, 32 p., ill.

Le vignoble des Côtes de Toul, dans Etudes Touloises, XXVI, 1982, p. 3-30.

* Couarails et silhouettes, dessins de l'auteur, chez Masson, Malzéville, 1980, 156 p.

Il faudrait y ajouter les multiples contributions courtes parues dans l'Est Républicain, sous le sobriquet de "TINTIN", dans le Revue Lorraine de Jean-Marie Cuny et dans Etudes Touloises.

* Publiés par l'auteur.

Toulois, mon pays,

C'est un rude pays, aux côtes en trapèze,
Hérissé de fortins, d'escarpes et de forts,
Sommets où croît le pin, bien plus que le mélèze,
Et parés sur les pentes de cytises d'or.

Il a des sources vives, des eaux résurgentes
Que Diane fait surgir en "deuilles" bouillonnantes,
Des étangs, des ravins et des combes secrètes,
Et des bouleaux d'argent inclinés sur les crêtes.

En tous ces vals boisés règne une paix profonde
Où semble retirée toute la paix du monde.
Ces bois sont mon pays. J'ai parcouru leurs sentes,
Admiré leurs foyards et dévalé leurs pentes,
J'ai ouï le pivert, son bruit de castagnette,
Le chant toujours lointain des coucous en goguette,
Et sous ces frondaisons, j'ai oublié le temps...

La Moselle en un val ici coula ses eaux
Qu'elle portait en Meuse. Puis ce fut le scandale,
Le rapt, la trahison. Piétinant la morale.
La Belle fit risette à la Meurthe bientôt.
On en parla longtemps au monde des savants,
Chacun appréciant surtout ses arguments!

Comme il a su garder, notre pays lorrain,
Les noms de ces hauts lieux, marqués par le destin.
Ces lieux où retentit le choc bruyant des armes.
Lironville, Apremont, Flirey, La-Croix-des-Carmes,
Où tant de pauvres gars sont tombés à vingt ans.

Des conflits du passé, il garde les stigmates,
Stèles et monuments, redoutes, casemates,
Et puis, fleuris de roses, ces champs du repos
Qui gardent pour toujours les restes des héros.

La vie valant surtout quand le canon se tait,
Il s'est depuis tourné vers les oeuvres de paix.
Ses coteaux nourrissent les pampres de nos vignes,
Les pinots, les gamays, plantés en longues lignes,
Cépages précieux, au printemps d'un vert tendre,
Et de feu et de sang dès que finit septembre.

C'est un pays secret que la terre lorraine,
Secret et réservé comme ses habitants.
A nul il n'étale sites et sentiments
Qu'il vous faut découvrir en leur beauté sereine.

René NOUVEAU, septembre 1981

Vinage et mirabelle en guise d'apéritif...

L'Poreau d'eul Batisse

Le père Jean-Baptiste était un vieux vigneron des Côtes de Toul. Il approchait de quatre-vingt dix ans et faisait encore sa vigne, aussi bien que lorsqu'il était jeune.

Le Maire de la commune était au mieux avec le député qui était le Charles Fringant. Il demanda à celui-ci de lui faire avoir le mérite agricole, le "poireau" comme on disait.

Notre père Jean-Baptiste fut donc inscrit au Journal Officiel et une grande cérémonie fut prévue au Comice de Toul, pour lui remettre sa décoration.

Tous les gros bonnets étaient là, le Préfet, le Sous-Préfet, avec toutes leurs fleurs d'oranger sur leurs redingotes, les Sénateurs, les Députés, les Conseillers généraux et d'arrondissements, les Maires avec leurs écharpes tricolores au travers de la chemise blanche ou sur le ventre...

Et puis leurs belles dames, toutes plus belles les unes que les autres! C'était bien émouvant. Notre pauvre Jean-Baptiste en était tout retourné!

Monsieur le Préfet lui dit ainsi: "J'ai vu votre plantation. C'est du bel ouvrage, vos plants en quinconces!
-Mais non, Bon Dieu de Bon Dieu, que fit le père Jean-Baptiste, je vous ai déjà dit que ce n'étaient pas des quinconces, mais des oberlins!!"

L'père Batisse atau i vîe vigneron dos Côtes de Taoûe. L'approchau de nonante ans et y fayiau quot set vin, auché bin que quand l'atau jone.

L'Mâre de let commeune, qu'atau to bin avot el' Dépeutet, qu'atau eul Charles Fringant, demandet et cîe-ci de li fâre aoûi eul' mérite abricole, l'poreau coumme on d'jaut.

Noûte père Batisse fit don inscrit d'cheu let Gazette officielle et eune grande cérémonie fit prévue au Comice de Taoûe, poûë li r'mott' set décoratieûn.

Tourtous los groûes bounnots atint tout là, l'Préfet, l'Sous-Préfet, avot loues feuilles d'érangées d'cheu loûes riquinpettes, los Sénateurs, los Dépeutets, los Conseillîes généraux et d'arrondissemot, los Mâres avot loûes z'écharpes au trévâ de let chemiges bianches ou d'cheu loûes votres...

Et peu loûes belles dames, tourtout peu belles ieune que los autes! Ç'atau bîn émouvant: noûte paure Batiste o n'atau tourtout eur'toûnet!

Mossieu l'Préfet li d'jet inlà: "J'a veut voute plantatieun, ç'ot don bel ouvrache, voûes piants o quinconces!
-Mâ niant, Bon Diûe d'Bon Diûe, que fayîe l'père Batisse, j'va dejet dit que ce n'atô'me dos quinconces, ç'ot dos oberlins!!"

La méprise du coiffeur

A Bruley, ce sympathique village vigneron des Côtes de Toul, cette année-là, il y eut de belles vendanges et chacun put humer dans les rues, tout autant qu'à Suze-la-Rousse, village vigneron des Côtes-du-Rhône, l'agréable senteur du moût en fermentation.

Matin et soir, dans les bouges -grosses cuves des vignerons lorrains du passé où s'effectuait la fermentation des vendanges- on renfonçait les marcs. Expliquons-nous: la fermentation fait très vite remonter les marcs à la surface du liquide où, à l'air, surtout quand il fait chaud, ils aigrissent et risquent de communiquer au vin cette désagréable aigreur. Le remède, c'est, soir et matin et souvent à midi, quand la température est élevée, à la perche ou aux pieds, de renfoncer les marcs dans le vin, autrement dit de les submerger dans le liquide qui revient en surface.

Ajoutons que cette opération n'est pas sans danger, le bouge s'emplissant de gaz carbonique qui, fluide et plus lourd que l'air, déborde de la cuve et s'écoule sur le sol de la cave comme le ferait un liquide. En conséquence, il importe de ne point descendre la tête en dessous du niveau supérieur de la cuve.

Pour éviter cette asphyxie, les vignerons du passé utilisaient un truc fort ingénieux. Ils descendaient dans le bouge en fermentation un grand parapluie bleu, dit parapluie d'escouade, l'ouvraient et le remontaient pour vider à l'extérieur le CO_2, d'autant plus dangereux qu'il est parfaitement invisible. L'opération, répétée un certain nombre de fois, réduisait effectivement les risques. En un gaz, elle était fort aisée. Dans l'eau d'une rivière, il en eût été autrement.

Ce jour-là, le Léon négligea de prendre cette précaution et cet oubli, peut-être, lui coûta la vie. Pris d'un malaise, il s'effondra sur les marcs et mourut asphyxié. De la cuve, on l'extirpa avec bien du mal, mais la mort avait fait son oeuvre. Mon arrière-grand-père maternel, vigneron des Côtes de Toul à Pagney, est mort, lui aussi, dans le bouge. Il s'appelait François Aubry. Il "renfonçait" ses marcs, pieds nus, après le repas du soir. Il contracta probablement une hydrocution, suivie d'asphyxie en chutant sur les marcs en fermentation. C'était à la fin du siècle dernier.

On étendit le Léon sur son lit en sa chambre, on arrêta la pendule, on voila la glace, on ferma les volets, on alluma deux bougies et on disposa sur la table de nuit une assiette en laquelle un brin de buis trempait dans l'eau bénite, tout un cérémonial parfaitement dû à un vigneron mort au champ d'honneur de la profession, c'est-à-dire en une cuve.

Or, le lendemain matin, le Léon devait recevoir à la maison, pour se faire raser et couper les cheveux, le Tintin des Epinettes, domestique à la ferme de la Tuilerie, coiffeur amateur et du dimanche qui, ainsi, arrondissait quelque peu ses gages. Aujourd'hui, on dirait qu'il travaillait "au noir".

Quand le Tintin survint, le Riquet, le fils du Léon, balayait devant sa demeure.

-Je viens pour voir ton père! lui dit le Tintin.

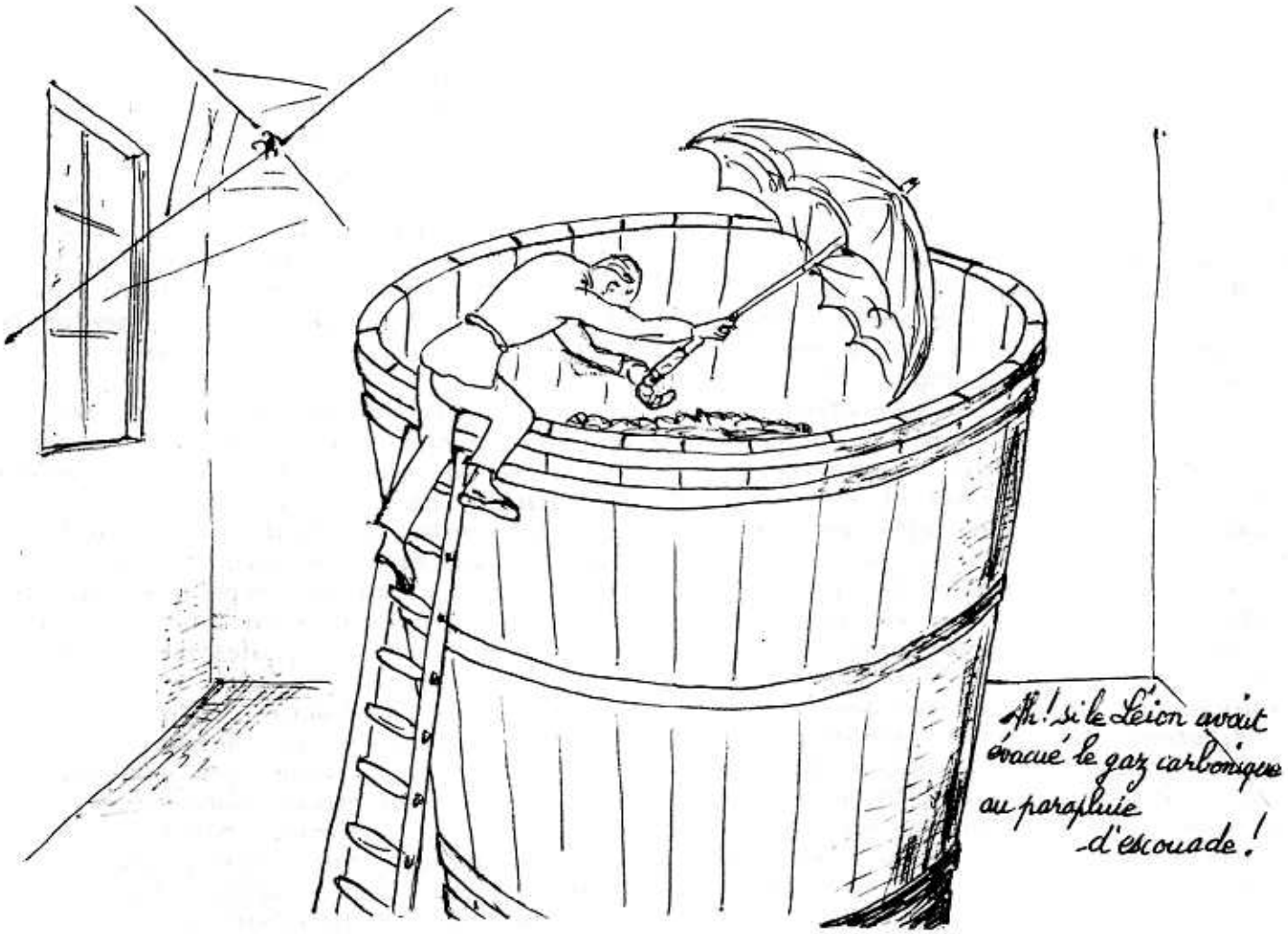
-Entre dans la maison, tu le trouveras en sa chambre où il repose, lui répondit le Riquet, d'un air plutôt désabusé.

Ce pouvait sembler de l'humour noir. Ce n'en était nullement, le fils du défunt ayant compris que Tintin venait jeter de l'eau bénite à son père.

Et voilà comment, parfaitement ignorant du drame, le jeune coiffeur d'occasion crut bien tomber en syncope en se trouvant brusquement face à un cadavre qui reposait sur son lit, mal éclairé par deux bougies, qu'il avait mission de raser et qui, sans raison,

ne répondit pas à son salut.

Eh! Mettez-vous à sa place! A la place du perruquier, pas à celle du défunt!!



Saint Vincent d'cheu l'gueurnèye

L'Achille de Grandménil avait loué Saint Vincent aux vêpres du saint protecteur de la vigne.

Tout content de lui, il installa la statue sur la commode de sa salle à manger qui donnait derrière chez lui, sur sa vigne de la côte des "Muraux".

Il faut bien vous dire que l'Achille était intéressé dans l'affaire: il pensait bien que, de ce fait, Saint Vincent lui assurerait une bonne récolte.

Eul Chilot d'Grandménin avau to louet Saint Vincent aux vêpres d'eul saint protecteur de los vins.

Tout content de leu, l'installet let statue d'cheu let commode d'eusse salle et minget que d'nau derrié chie leu, d'cheu set vin de let côte dos "Muraux".

Y faut bin euffe dire qu'eul Chilot atau intéresset do l'effaire: y chongau bin que Saint Vincent li esseurerau eune bounne rocolte depeuille tout là!

Mais, à Notre-Dame (15 août), les raisins mêlaient déjà. Voici un orage qui survint! Il arracha tout, les grelons abîmèrent les raisins, la récolte était bien compromise...

Aussi, l'Achille s'en prit à Saint Vincent et il ne le laissa plus à la place d'honneur dans la salle à manger. Il le porta sur son grenier, où il mettait toutes ses vieilleries.

A peu près comme s'il s'en était pris à son Ministre de l'Agriculture qui était bien innocent de la chose!!

Mâe, et let Noteure Dame (15 août), los rajins môlin dojet. Voci in'orache qu'errivet! L'arrachet tourtout, los grolons abiminrent los râjins, let récolte atau to bin compromige...

Aussi, eul Chilot s'otprit et Saint Vincent et y n'le lâyet pûe et let piasse d'honneur dedot eusse salle et minget. Y le poûtiet d'cheu eusse gueurnèye vorou qui motau sot vîe hassots.

Et paoûe près coumme si y s'ot n'atau pris et eusse Ministre de l'Egricueulteure, qu'atau to bin innocent de let choûse!!

Eul groûë Colas rofonce sos marcs

Le gros Nicolas pesait bien trois cents (150 kg.). C'était un bon vigneron des côtes qui avait fait une bonne récolte en 1947. On n'avait jamais vu cela, quantité et qualité. Ceux qui étaient là se le rappellent bien, n'est-ce pas!

Son bouge était presque plein et ça bouillonnait, vous pensez, avec le sucre qu'avait donné le soleil et la chaleur qu'il faisait! Il allait donc tous les jours, le soir, renfoncer ses marcs.

Il n'osait pas descendre dans son bouge, on ne sait jamais, n'est-ce pas. Il y avait déjà eu des accidents. Il mit une planche en travers sur son bouge et s'y assit avec un instrument pour enfoncer ses marcs.

Il poussait tant qu'il pouvait, ça sentait si bon. Mais, tout d'un coup, voilà la planche qui pète en dessous de lui et il tomba dans la vendange.

Il poussa un grand cri, sa femme et sa belle-mère qui n'étaient pas loin, avaient entendu et arrivèrent aussitôt. Plus de Nicolas! Disparu!

Tout d'un coup, voilà la tête de notre Nicolas qui sort de la "migaine", toute dégoulinante et rouge comme celle d'un Iroquois!...

Eul groûë Colas pesau bin tois cents (150 kg.). Ç'atau i bon vigneron dos côtes, qu'avau to fâ eune bounne rocolte o 47. On n'avau jémâ veu celet, quantitet et qualitet. Coles qu'atin tout là, s'ot répellont bin, nem...

Eusse bouge atau to quasiment pien et ça bouillonnau to, ve chonget avot eul seucre qu'eul selo avau d'net et peu let châloue qui fayau to! L'allau don te los joûs, eul saûe, rofoncet sos marcs.

Y ne douzau'me dévallet do eusse bouge, on ne set jémâ, ne m'est. Y n'avau to dojet éveut dos accidents. Y mottet eune pieinche au trévâ d'cheu eusse bouge et y s'échittet d'cheu avot in'instrument poûë rofoncet sos marcs.

Y poussau tant qui pouvau, ça sotau si bon. Mâ, tout d'in caoûe, vola let pieinche que potte en dezou de leu et y choyiet do let vodange.

Y pousset in grand cri, set foumme équot set belle mère qui n'atin'me long, avau oeilli et l'arrivinrent auchetoûe. Pû de Colas! Dispareu!

Tout d'in caoûe, v'la let tête de nout'Colas que saute fuë de let migaine, tourtout dégoulinante et rouche coumme in'Iroquois...

Let Bonbonne

C'était en 17, pendant la première guerre. L'homme de la grosse Aline, l'Henri, était mobilisé comme bien des autres, n'est-ce pas. Elle était toute seule pour faire ses ouvrages. Elle avait bien du mal, la pauvre mâtine...

On était à l'époque du ramassage des mirabelles. Il fallait longtemps pour les mettre dans les bouteilles, il fallait les couper en deux, enlever le noyau et puis les enfiler par le goulot! On mettait un temps infini à faire cela.

Comme elle était pressée par d'autres travaux, elle pensa remplir une bonbonne de 18 litres plutôt que d'en enfiler dans une vingtaine de bouteilles. Cela irait bien plus vite, pensa-t-elle.

Ç'atau o 17, pendant let premère guerre. L'houmme de let grouse Aline, l'Henri, atau mobiliset coumme bin do z'autes, ne m'est! L'atau to tout pâë leyie poûë fare sos ouvraches. L'avau bin don mau, let pure mâtine...

On atau et l'époque d'eul ramassache dos mirabelles. Y fayiaû longtot poûë los motte dedot los boutoilles, y fallau los coupet o daoûe, roûtet eul noyau et peu los enfilet pâë l'goulot! On mottau i tot infini poûë fâre eucelet.

Coumme l'atau pressèye pâë los autes ouvraches, eul chonget ropiennie eune bonbonne de 18 lites, peutoûë que d'ot motte dedot eune vingtaine de boutoilles. Ça viret bin peut vite, qu'eulle chonget.

Elle ôta l'emballage d'osier d'une bonbonne et puis, elle la remplit avec des mirabelles dont elle avait enlevé les noyaux.

Elle la boucha bien convenablement et elle ficela le bouchon avec du fil de fer avant de la mettre dans sa buanderie qu'elle chauffa bien comme il faut, avec des sarments bien secs, et puis elle repartit en sa cuisine faire sa soupe.

Une demi-heure après, elle revint voir si ses mirabelles cuisaient. Ca commençait! Elle remit des sarments et puis repartit chez elle.

Elle n'était pas arrivée à la porte qu'une explosion faisait trembler la maison.

Le verre de la bonbonne n'était pas assez épais, la dilatation des fruits en cuisant avait fait sauter le tout.

Elle en fut quitte pour nettoyer son cellier qui avait les murs et le plafond pleins de mirabelles collées tout partout!!

Eulle roûtet l'emballache d'oseye d'eune bonbonne et peut, eulle let ropiennî avot sos mirabelles que l'avau roûtet los noyaux.

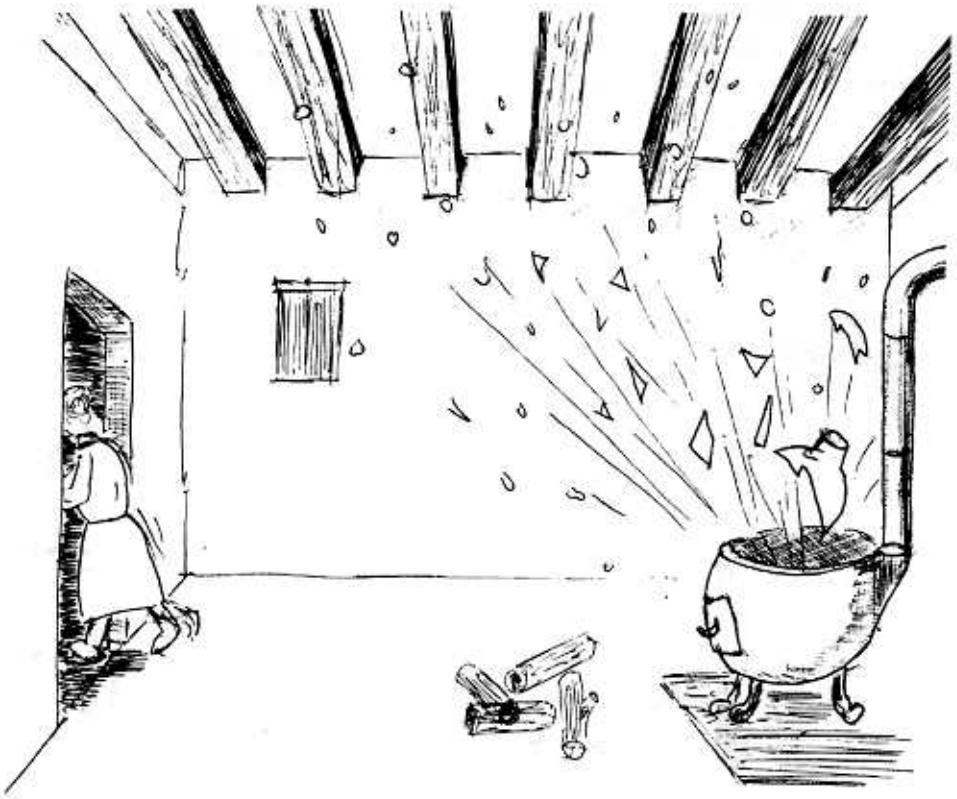
Eulle let bouchet bin convenablemot et eulle ficelet eul bouchon avot don fîe de fer avant de let motte dot set buanderie qu'eulle chauffet bin coûmme y faut avot dos sarmots bin soches, et peut, l'eurepartit do set cueujîne fâre set sope.

Eune demeye hare épret, l'eureveni vaure si sos mirabelles queillejin to. Ça que mossau! L'euremi dos sarmots et peu eul s'oren'alli chie leye.

Eule n'atau quot errivet d'vot l'heuche, qu'eune esseplosion fayî trobier let baraque.

Eul verre de let bonbonne n'atau'me esset apot, let dilatatieûn dos fruits o cueillegeant avau to fûë sautet tourtout.

L'ot fûë quitte poûe nottiet eusse cellier qu'avau los meurs équot eul plafond pien de mirabelles collèyes tout pâë tiou!



Le rat et les bouilleurs de cru

A Ecrouves, les rats ont une faim de loup. Au pays "dos laoû" (des loups), le contraire nous eût surpris. Ils s'en prennent désormais aux papiers de l'administration. Ils deviennent, en quelque sorte, rats de notaire ou rats d'archives!

Témoin ce rat qui, une nuit récente, entra subrepticement dans l'atelier de distillation du Loulou où, au petit jour, devaient "cuire" le Jojo de l'avenue de Paris et son fils, le Marcel de la rue Saint-Vincent.

"Gratte-papier" tomba d'abord en arrêt sur de vieux journaux qui lui parurent indigestes. Il les dédaigna et jeta son dévolu sur un cahier d'écolier d'où émergeaient une feuille jaune et une feuille blanche, la première destinée à l'inscription des renseignements obligatoires relatifs à la distillation, la seconde, servant de laisser-passer au transport de l'eau-de-vie.

C'était du nanan! Notre rat se mit à l'ouvrage, rongea, déchiqueta, ingurgita et fit passer le tout dans son estomac. Puis il traîna le cahier, non au feu, comme les écoliers au jour des grandes vacances, mais jusqu'à son trou, en l'espèce un petit regard d'évacuation des eaux du réfrigérant.

Au petit jour, le Jojo et le Marcel, étonnés de ne point trouver sur la table les papiers qu'il y avaient déposés la veille, éveillèrent le Loulou pour information. Les recherches conjuguées des trois Scrofuliens les menèrent au petit regard où le cahier se trouvait bloqué comme une souris dans le gosier d'une couleuvre à collier!

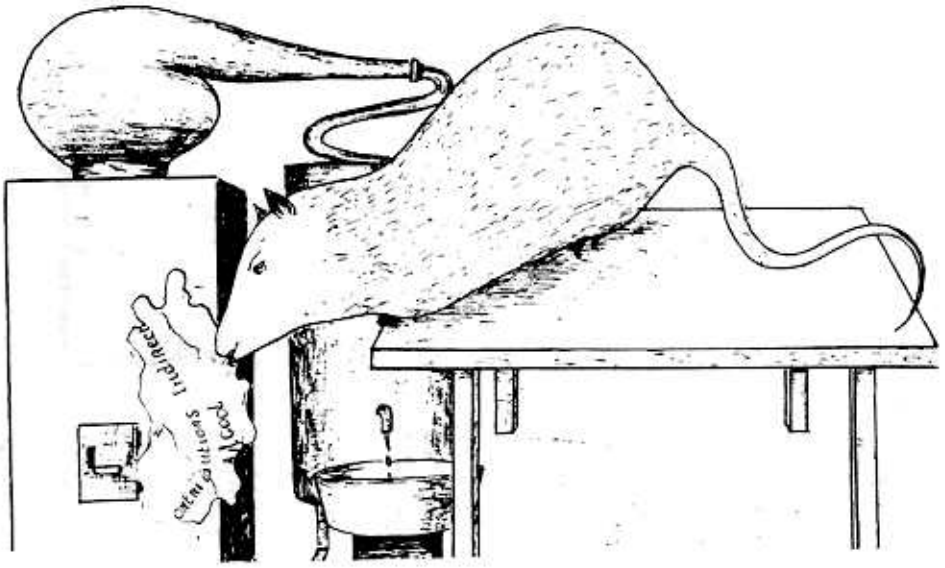
Ils comprirent dès lors leur mésaventure. La buraliste, informée, leva les bras au ciel de désespoir, impuissante à trouver la solution d'un problème qui la dépassait.

On s'en fut donc à Toul, aux Indirectes, où inspecteur et contrôleur, après avoir bien ri de l'aventure, exigèrent du Loulou une attestation spécifiant que le rat avait bien dévoré les papiers de l'administration. Un crime de lèse-majesté, ni plus ni moins.

On commença donc la distillation.

Le rat a été retrouvé, malade et prêt à trépasser. Les papiers ne passaient pas, trop indigestes. Pouvait-on attendre autre chose de papiers administratifs?

Le Loulou a enterré Gratte-papier. Sans autopsie toutefois, et dans la plus stricte intimité!



La bonbonne de mirabelle

En Lorraine, il y a "les" mirabelles et "la" mirabelle, le fruit et la goutte, comme on dit chez nous. Le fruit et la quintessence, si vous aimez mieux! La mirabelle se loge en bonbonne, si possible bonbonne habillée de paille et d'osier, pour éviter les malheurs.

Il est pourtant des imprudents qui véhiculent la mirabelle en bonbonne nue. Autant transporter de la nitroglycérine en brouette sur une route cahoteuse! C'est véritablement tenter le diable et ne peut vous mener qu'à catastrophe irrémédiable. C'en est une que je vais vous conter.

Elle date de quelques années. Je ne pouvais vous la dire à l'époque, craignant de lever un lièvre à ces redoutables chasseurs que sont les gars des "Indirectes". J'ai attendu la prescription. C'était plus prudent!

Mon ami, le "Roro" du Pont Foulot distilla cette année ses mirabelles. Dix-neuf litres, il en tira, le veinard! 19 litres qu'il logea en une bonbonne nue, l'osier mité et vermoulu s'étant désintégré l'année précédente.

C'est bien cette année-là qu'il reçut de l'administration des Forces Armées une convocation pour une période à effectuer en qualité de gendarme auxiliaire à la gendarmerie de Colombey-les-Belles.

Ame généreuse, le Roro se dit: "Je ne peux guère me présenter à la brigade sans offrir à mes collègues occasionnels le petit verre de l'amitié. Ma bonbonne de mirabelle est vraiment la bienvenue. Soutirons-en une chopine que nous emporterons à Colombey".

La digne épouse du Roro, la "Margot", apercevant la chopine, leva les bras au ciel en signe d'une protestation qui n'est pas du tout celle que vous attendez: "Une chopine! Mais, mon pauvre Roro, chez ces messieurs de la Maréchaussée, tu vas passer pour un radin, pour un pingre! C'est un litre qu'il faut leur offrir, aux gendarmes de Colombey. Tu es bouilleur de cru, oui z'ou non?"

Nous insistons tout particulièrement sur le caractère généreux de la Margot, caractère qui n'est pas tellement courant chez nous où bien des dames sont très près de leurs sous et, contrôlant les sorties, jouent un peu en leur ménage et toutes proportions gardées, le rôle de M. Giscard d'Estaing, quand il était ministre des Finances!

Le Roro s'exécuta donc, reversa la chopine dans la bonbonne (pourquoi, hélas!), s'enquit d'un litre qu'il rinça et s'arc-bouta pour emplir celui-ci à l'aide d'un entonnoir.

Faites donc cet exercice avec un bonbonne de 20 kg. et vous vous rendrez compte de la difficulté. Le Roro "s'emberlificota" si bien en son opération de transvasement que, la bonbonne à peine reposée au sol, il lâcha le litre qui chut sur icelle. L'effet fut celui d'un caillou sur un pare-brise. Il y eut bris de verre et 18 litres de mirabelle s'épandirent sur le plancher, exhalant cette odeur suave, bien connue des amateurs et qui fait la fierté des Lorrains.

Prestement, les lames du parquet s'imbibèrent et le liquide filtra à travers les jointures.

Le Roro était atterré. On l'eût été à moins. Il n'avait que récupéré son litre au contenu presque intact. La Margot, ne sachant à quel saint se vouer, se soulagea en contant partout son malheur. N'eût-elle pas mieux fait de se taire? Le monde est si méchant!

Quand le Roro sortit de la maison, il rencontra son voisin, le Mimile qui, cruellement, remua le fer en la plaie:

"Je ne sais ce qui se passe chez toi, lui dit-il ironiquement. Les rats et les souris sortent en troupes de ta bougerie par le larmier. Ils dansent la farandole comme s'ils avaient trop bu! Tu ne pourrais pas nous expliquer la chose?

Le dépuratif Richelet

Qui n'a connu à Toul le pharmacien Bouquet? Il tenait officine sur la place du Marché et avait pour préparateur le jeune Bébert, un sympathique garçon qui s'en venait tout droit de la rue Haute, à Ecrouves, une rue qui s'est bien modernisée, puisqu'elle est devenue la rue Saint-Vincent, mais qui n'a rien gagné en perdant le Bébert.

Charles Bouquet était un ancien élève du vieux bahut et c'était un homme paisible, intelligent, réfléchi et plein d'astuce. On eût pu lui attribuer un brevet d'invention, si cette honorable création avait été de mode en une période troublée où la plupart des hommes valides se morfondaient dans les oflags et les stalags d'Outre-Rhin, à ingurgiter beaucoup de rutabagas avec très peu de margarine autour!

Les K.G., les "Kriegsgefangene" avaient de ce fait, pour consolation essentielle, la réception des colis envoyés par leurs épouses, des dames qui se privaient pour expédier à l'absent du chocolat, des cigarettes, des lainages et aussi, naturellement, certaines spécialités provinciales que chacun avait le plaisir de partager avec les camarades de captivité: ainsi, pour les Lorrains, la mirabelle, cette eau-de-vie tirée des fruits d'or, dont beaucoup avaient entendu parler, mais dont la plupart ignoraient le parfum.

La mirabelle, c'est un alcool, personne n'en disconviendra et, au sujet du contrôle, les services de la Wehrmacht auraient rendu des points à notre administration des Indirectes. Il était rigoureusement interdit -interdit, que dis-je? Verboten!- de glisser une fiole de mirabelle dans les colis. Et c'est là que Maître Bouquet avait laissé libre cours à son imagination: pourquoi ne point glisser, parmi les chaussettes de laine et les paquets de tabac, une fiole de mirabelle dûment capsulée par ses soins et étiquetée: "Dépuratif Richelet, Sirop des Vosges Cazé, Sirop Antigrippe ou Pulmosérum" ?

Notre homme, n'étant pas tombé de la dernière rosée, avait fort bien compris qu'il ne fallait point divulguer exagérément la chose, en somme ne point galvauder l'astuce, car imaginez le spectacle d'un bureau de contrôle postal allemand, encombré de fioles pseudo-pharmaceutiques, et les agents de la Wehrmacht effarouchés par l'extension de cette épidémie d'un nouveau genre: "Sie sind alle krank! Aber, es ist...!"

Et pourtant, elle fut connue, cette histoire de mirabelle! Et c'est ainsi qu'un beau matin, la Nénette de Lucey, pour capsulage et pose d'étiquette, s'en vint à la pharmacie avec une fiole pleine de mirabelle, d'une mirabelle de 15 ans, magnifiquement jaunie par le temps.

Messire Bouquet absent, elle s'adressa au Bébert qui, persuadé qu'elle apportait pour analyse une bouteille d'urine, lui dit d'un air entendu: "Mais posez-la donc sur le comptoir, madame. Repassez dans quelques heures, ce sera fait!"

Et la dame s'en fut. Elle revint en fin d'après-midi pour récupérer sa fiole capsulée et étiquetée. Pour son analyse d'urine, le Bébert avait utilisé du liquide, à peu près la valeur d'un dé à coudre. Il avait même trouvé que ça sentait bien bon et que la propriétaire avait fort mal nettoyé son flacon!

Mais ce qui est bien le plus rageant, c'est que, lorsqu'il apprit l'arrivée de la dame, cette bouteille pratiquement pleine encore, cette bouteille de vieille mirabelle de 15 ans, ce nectar prisé des dieux et plus particulièrement des Lorrains prisonniers des stalags, il n'avait rien trouvé de mieux que de la vider au lavabo avant de la rapporter vide et parfaitement rincée à la pauvre dame de Lucey.

Et c'est en employé consciencieux et fort satisfait de lui-même et de ses services qu'il annonça triomphalement à la cliente: "Vous pouvez dormir sur vos deux oreilles, chère madame! Il n'y a ni sucre, ni albumine, ni urée,

ni acide urique!"

Et pour cause!

La dame poussa les hauts cris! "Mais ce n'était pas de l'urine! c'était de la mirabelle pour mon homme qui est derrière les barbelés! Ah! Qu'est-ce que j'ai donc fait au Bon Dieu?"

Jugez de l'embarras du malheureux Bébert!

M. Bouquet survint à propos, sinon pour réparer les dégâts, du moins pour arranger les choses. La dame de Lucey emplit une seconde fois son flacon, son village possédant des réserves insoupçonnées, même au temps de l'Occupation. M. Bouquet la capsula et l'étiqueta "Sirop des Vosges", le Bébert renonça à toute analyse et le mari captif reçut le flacon désiré avec un léger retard, après tout bien involontaire, mais néanmoins réconfortant, puisqu'avec le concours gracieux des services postaux du IIIème Reich!